

LE KNOUT.

CHAPITRE 12.

SUITE.

Ses yeux se remplissant de larmes, il pâlit et laisse tomber sa tête sur sa poitrine ; mais il se fait violence, presse sa fille sur son cœur, et en regardant ses amis consternés, il dit d'une voix ferme :

— Pourquoi pleurerai-je ? il ne pouvait mourir plus glorieusement. J'offre ce sacrifice à mon pays, que Dieu m'en tienne compte.

Puis, avec le même courage, il fait prendre devant lui toutes les mesures nécessaires pour transporter sûrement le corps de son fils. On se remit en marche, et, après s'être réunies à un faible renfort que le généralissime envoyait, les troupes polonaises rentrèrent dans Praga. Le comte se rendit aussitôt à Varsovie, où il fut reçu par une sœur de sa femme. Tout entier à la perte de son fils, il demeura quelques jours dans la retraite et dans une profonde affliction. Mais bientôt la gravité des événements qui s'accomplissaient autour de lui le rappelèrent au milieu des agitations politiques. On était au milieu du mois d'août. L'armée polonaise, formidable encore par le nombre de ses bataillons, puisqu'elle formait au moins, en divers corps, l'effectif de 70,000 hommes, mais compromise d'abord par l'excessive circonspection de ses chefs, puis par des changements successifs dans le commandement, se trouvait ramenée sous les murs de Varsovie. Cent vingt mille Russes et quatre cents pièces de canon prenaient position dans les environs et se préparaient à une attaque générale. La ville cependant était en proie à l'anarchie et aux crimes des factions. Ce malheureux peuple, toujours ombrageux et toujours divisé au milieu même des plus solennelles circonstances, égorgeait dans les prisons ou de prétendus agens russes, ou des officiers généraux rendus responsables de leurs revers. Et lorsque l'unique pensée du salut de la patrie devait réunir tous les cœurs et les entraîner sur les remparts, au devant de l'ennemi, on se disputait dans les clubs, dans les chambres électives, une ombre de pouvoir pour le faire encore servir à des utopies et à des réformes politiques. Toutefois, une main vigoureuse parvint à réfréner ces misérables passions et à préparer du moins avec une sorte de grandeur l'agonie du peuple polonais. Le comte Bialewski offrit ses services pour la défense de la capitale au nouveau chef du gouvernement qui venait de ramener l'ordre dans Varsovie, et ils furent acceptés avec empressement. Raphaël et ses volontaires lithuaniens furent incorporés dans les rangs de l'armée et prirent place dans une des principales redoutes, aux portes de la ville. Tout se disposait enfin pour une résistance désespérée : et malgré l'inégalité des forces, personne n'abandonnait encore l'espoir du triomphe et du salut. Le feld-maréchal commandant l'armée russe, frappé de la grandeur de ces derniers efforts et prévoyant qu'il n'entrerait dans la ville qu'après des pertes énormes, fit offrir aux Polonais une honorable capitulation : il garantissant de la part de son maître l'oubli du passé, des assurances pour l'avenir, le redressement des griefs qui avaient donné lieu à la guerre et l'examen des exigences relatives aux provinces transilvaniennes. Mais, comme s'il eût voulu couvrir ses nombreuses fautes par une fin glorieuse, le peuple polonais ne voulut admettre aucun traité qui ne reconnaît pas son indépendance, et le gouvernement repoussa les avances du feld-maréchal. Varsovie était défendue par une double ceinture de fortifications, mais dont le front trop vaste eût exigé pour sa défense une armée beaucoup plus considérable que celle dont on pouvait disposer. D'autant plus que quelques jours auparavant une forte division de vingt mille hommes avait été détachée pour faciliter l'approvisionnement de la ville et faire une énergique diversion sur les flancs de l'ennemi, en lui prouvant surtout qu'on ne songeait pas tellement à se défendre qu'on ne se crût encore assez fort pour attaquer. Néanmoins, et malgré tous ces désavantages, chacun s'apprêta dans la ville à faire résolument son devoir.

Au milieu de la solennité de ces derniers apprêts, le comte et Raphaël se préoccupaient aussi de l'avenir de Rosa : dans le cas trop probable de la prise de Varsovie, que deviendrait-elle parmi les horreurs d'un sanglant assaut ? Qui veillerait sur elle et la mettrait à l'abri des rigueurs d'une réaction ? Ayant communiqué ses vives inquiétudes à Raphaël, celui-ci en fut extrêmement frappé, et après un moment de réflexion :

— Mon cher comte, dit-il, malgré les tristes circonstances où nous nous trouvons, souffrez que je vous presse de hâter le moment où je pourrai me consacrer tout entier à la protection et à la défense de notre chère Rosa. Une fois sa destinée unie à la mienne, rien ne s'oppose à ce que je pourrais entreprendre pour son salut. Au milieu des vicissitudes de la guerre, un père et un époux sauront toujours lui faire un rempart de leur double épée.

— Je connais trop votre dévouement pour nous, mon cher Raphaël, répondit le comte, pour ne pas approuver complètement votre projet ; je puis d'ailleurs succomber dans les terribles assauts qui se préparent, et je mourrai tranquille sachant à ma fille un tel protecteur. Venez, parlons-en à Rosa, et d'ici à trois jours, si elle y consent, elle sera votre femme.

Rosa, en écoutant son père, parut vivement touchée de tout ce qu'il y avait de généreux dans l'empressement de Raphaël, et lui abandonnant sa main, elle lui donna tout pouvoir pour hâter les formalités et les préparatifs de cette religieuse cérémonie. Raphaël ne perdit pas un moment, car son devoir le tenait presque tout le jour au milieu de ses compagnons et occupé à d'autres apprêts qui formaient un étrange contraste avec ceux dont il hâtait ainsi l'accomplissement. La veille du jour fixé pour le mariage, qui devait se faire dans le plus simple appareil, le 6 septembre, à cinq heures du matin, l'armée russe, partagée en plusieurs corps, se mit en mouvement et ouvrit un feu terrible sur toute la ligne, afin de diviser les troupes polonaises et de les affaiblir en les forçant à couvrir un front trop considérable. Cependant, une des principales attaques se forma contre la redoute où se trouvait Raphaël et ses Lithuaniens. Le choc fut terrible : soixante pièces de canon tonnèrent sans relâche sur ce point pendant plusieurs heures consécutives, et ce ne fut qu'avec un courage sur-humain que les braves défenseurs de ce poste purent s'y maintenir sous une effroyable grêle de mitraille et de boulets. Ils y attendirent cependant de pied ferme les masses ennemies, qui s'avancèrent enfin pour donner l'assaut.

Une lutte horrible s'engage alors au milieu des décombres : vingt contre un, les Russes se succèdent sans relâche : les Polonais se font tuer héroïquement sur la brèche sans reculer d'un pas. Des monceaux de cadavres ennemis leur forment un nouveau rempart. O désespoir ! les munitions s'épuisent avant leurs forces et leur sang, et ils sont contraints de se retirer sur la seconde ligne de défense en abandonnant aux Russes la redoute démolie, écrasée. Il est deux heures de l'après-midi une autre redoute que les Russes venaient d'emporter saute avec un effroyable fracas : un officier polonais avait mis le feu à la poudrière pour ensevelir les vainqueurs sous les ruines. Les Russes néanmoins poursuivent leur avantage avec un inconcevable acharnement, et atteignent déjà les hauteurs qui dominent le faubourg de Czysté, lorsque l'artillerie polonaise, dirigée par un chef habile, les couvre d'un feu horrible : les colonnes moscovites, déchirées par les boulets, hésitent dans leur marche, et chargées alors avec fureur par deux bataillons d'infanterie, elles rétrogradent et s'arrêtent dans la première ligne emportée. Les deux armées haletantes et épuisées, suspendent le combat jusqu'au lendemain. Des négociations s'ouvrirent pendant le reste de la journée et durant la nuit, mais sans qu'on pût parvenir à rien de définitif parce que les membres du gouvernement se trouvaient partagés dans leurs résolutions : les uns consentant enfin à se soumettre, les autres voulant tomber les armes à la main. Ce fut pendant ce court armistice que Raphaël put se dérober quelques instants pour rejoindre le comte et Rosa, et s'agenouiller avec eux aux pieds des autels. Elle y fut bénie, cette union, dans le secret et dans la solitude, et au milieu de cette terrible épouvante qui planait sur la ville comme sur un vaste tombeau. Mais les deux jeunes époux durent aussitôt se séparer, le tocsin et le tambour appelaient aux armes. Et Raphaël, pressant Rosa sur son cœur :

— Maintenant, lui dit-il, j'ai acquis le droit de mourir pour vous : puissé-je payer votre salut du reste de mon sang !

— Et moi, répondit Rosa, j'ai acquis le droit de me tenir à vos côtés et de partager les épreuves de votre vie. Soyez sûr que je n'abandonnerai pas cette prérogative. Après un dernier adieu, Raphaël rejoignit ses compagnons d'armes, et le comte retourna dans les conseils où se discutait le sort de Varsovie.

Les habitants consternés remplissaient les places publiques et se transmettaient avec une terreur toujours croissante les terribles nouvelles qui circulaient dans la ville. Tout ce qui était en état de porter les armes courait avec désespoir aux barrières et aux faubourgs. Les femmes et les enfants travaillaient aux barricades ou préparaient des catapultes pour les soldats et de la charpie pour les ambulances. D'heure en heure de longs convois de blessés entraient dans la ville et y étaient reçus au milieu des cris et des gémissements. La trêve convenue étant expirée sans qu'on eût pu s'entendre sur la capitulation, le canon recommença à gronder avec une nouvelle force, et les décharges d'artilleries vomies par trois cent cinquante bouches à feu, dit un des écrivains que nous avons souvent cités dans les pages historiques de ce récit, faisaient trembler la terre à trois milles à la ronde. Elles se succédèrent sans interruption depuis une heure de l'après-midi jusqu'à la nuit. Au milieu d'un ho-